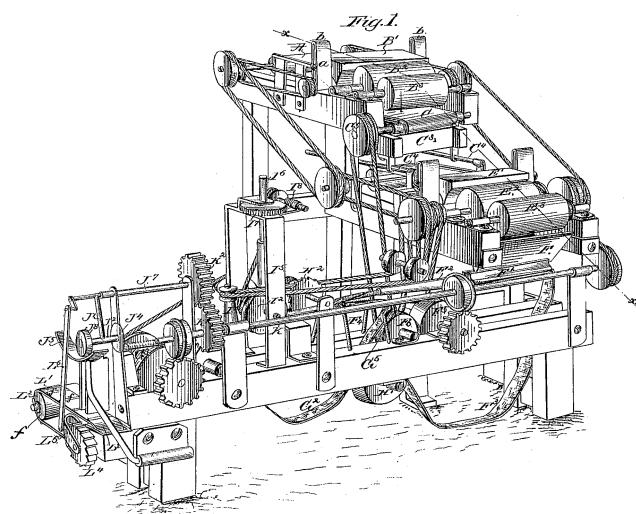


L'APRÉSENTE

machinale



La machine Bonsack
première machine à rouler des cigarettes

Depuis son invention jusqu'aux dernières technologies de pointe, la machine influence notre vie. Nous tenterons dans ce numéro d'en décrire le phénomène....

...dans ce numéro

L'homme dans la machine et la machine dans l'humanité.....	2
L'allégorie du manège.....	4
Terre des hommes.....	5
De la divinisation de la machine.....	5
L'idée d'évolution et d'involution, fondement des sociétés occultes.....	7
L'homme et les technologies : la naissance de rythmes nouveaux	7
Colloque sur l'homme et la machine.....	8
Compte rendu d'une Rencontre de jeunes.....	9
Assemblée générale de l'association Carminem.....	10
Une théorie de la connaissance chez Goethe.....	11



(Les temps modernes, Charlie Chaplin)

L'HOMME DANS LA MACHINE ET LA MACHINE DANS L'HUMANITÉ

Commentaire d'un extrait du Peuple de Jules Michelet
(1846)

Jonas Lismont

Dans le chapitre consacré aux « servitudes de l'ouvrier dépendant des machines », Michelet donne au moins deux pistes pour penser le phénomène de la machine. Il ne s'agit pas pour cet historien de définir l'essence de la machine ou de se questionner sur la pertinence de son utilisation, mais simplement d'observer qu'elle est là, qu'elle est devenue une composante de la vie de certains ouvriers des villes. Il s'en étonne presque. L'homme semble poussé malgré lui à aller vivre en ville, à risquer l'asservissement aux machines :

"Si la ville est tellement absorbante, il ne faut pas trop l'en accuser, ce semble ; elle repousse le paysan autant qu'il est en elle, par des octrois terribles, par l'énorme cherté du prix des vivres. Assiégée par ces foules, elle essaie ainsi de chasser l'assaillant. Mais rien ne le rebute ; nulle condition n'est assez dure. Il entrera, comme on voudra, domestique, ouvrier, simple aide des machines et machine lui-même. On se rappelle ces anciennes populations italiennes qui, dans leur frénétique désir d'entrer dans Rome, se vendaient comme esclaves, pour y devenir plus tard affranchis, citoyens." (Le peuple, GF 1974, p. 93)

En tant qu'historien de l'humain ("ce livre, je l'ai fait de moi-même, de ma vie, et de mon cœur"), Michelet s'interroge en fait sur deux aspects de cette relation nouvelle qui apparaît entre l'homme et la machine : d'une part ce que cela signifie qu'être dans la machine (être "homme-machine"), d'autre part ce que l'utilisation des machines a comme impact dans l'humanité en général.

PREMIER POINT DE VUE : L'ESTHÉTIQUE INTERNE DE LA MACHINE, OU "LE CŒUR MÉTALLIQUE"

Intéressons-nous d'abord à ce que Michelet propose pour penser la relation entre la machine et le travailleur en tant que celui-ci travaille avec ou même à l'intérieur de la machine. Une fabrique qui divise la transformation d'un produit n'est-elle pas

elle-même une grande machine ?

"Avoir, dans les machines, créé des créateurs, de puissants ouvriers qui poursuivent invariablement l'œuvre qui leur fut imposée une fois, certes, c'est une grande tentation d'orgueil. Mais à côté, quelle humiliation, de voir en face de la machine, l'homme tombé si bas !... La tête tourne, et le cœur se serre, quand, pour la première fois, on parcourt ces maisons fées, où le fer et le cuivre éblouissants, polis, semblent aller d'eux-mêmes, ont l'air de penser, de vouloir, tandis que l'homme faible et pâle est l'humble serviteur de ces géants d'acier. « Regardez, me disait un manufacturier, cette ingénieuse et puissante machine qui prend d'affreux chiffons et, les faisant passer, sans se tromper jamais, par les transformations les plus compliquées, les rend en tissus aussi beaux que les plus belles soies de Véronel ! » J'admirais tristement ; il m'était impossible de ne pas voir en même temps ces pitoyables visages d'hommes, ces jeunes filles fanées, ces enfants tordus ou bouffis.

Beaucoup de gens sensibles, pour ne pas trop souffrir de leur compassion, la font taire, en disant bien vite que cette population n'a une si triste apparence que parce qu'elle est mauvaise, gâtée, foncièrement corrompue. Ils la jugent ordinairement sur le moment où elle est la plus choquante à voir, sur l'aspect qu'elle présente à la sortie de la manufacture, lorsque la cloche la jette tout à coup dans la rue. Cette sortie est toujours bruyante. Les hommes parlent très haut, vous diriez qu'ils disputent ; les filles s'appellent d'une voix criarde ou enrouée ; les enfants se battent et jettent des pierres, ils s'agitent avec violence. Ce spectacle n'est pas beau à voir ; le passant se détourne ; la dame a peur, elle croit qu'une émeute commence, et prend une autre rue.

Il ne faut pas se détourner. Il faut entrer dans la manufacture, quand elle est au travail, et l'on comprend que ce silence, cette captivité pendant de longues heures, commandent à la sortie, pour le rétablissement de l'équilibre vital, le bruit, les cris, le mouvement. Cela est vrai surtout pour les grands ateliers de filage et tissage, véritable enfer de l'ennui. Toujours, toujours, toujours, c'est le mot invariable qui tonne à votre oreille le roulement automatique dont tremblent les planchers. Jamais l'on ne s'y habitue. Au bout de vingt ans, comme au premier jour, l'ennui, l'étourdissement sont les mêmes, et l'affadissement. Le cœur bat-il dans cette foule ? bien peu, son action est comme suspendue ; il semble, pendant ces longues heures, qu'un autre cœur, commun à tous, ait pris la place, cœur métallique, indifférent, impitoyable, et que ce grand bruit assourdissant dans sa régularité, n'en soit que le battement.

Le travail solitaire du tisserand était bien moins pénible. Pourquoi ? c'est qu'il pouvait rêver. La machine ne comporte aucune rêverie, nulle distraction. Vous voudriez un moment ralentir le mouvement, sauf à le presser plus tard, vous ne le pourriez pas. L'infatigable chariot aux cent broches est à peine repoussé, qu'il revient à vous. Le tisserand à la main, tisse vite ou lentement selon qu'il respire lentement ou vite ; il agit

comme il vit ; le métier se conforme à l'homme. Là, au contraire, il faut bien que l'homme se conforme au métier, que l'être de sang et de chair où la vie varie selon les heures, subisse l'invariabilité de cet être d'acier." (Ibid, p. 98-99)

La description de la machine que Michelet propose ici est peu surprenante : la machine est impitoyable, ennuyante et déshumanisante. Elle ne permet pas à l'humain de se réaliser, et cela provoque un déséquilibre vital ; elle entame la santé par un travail pénible et répétitif ; elle ne s'adapte pas au travailleur mais contraint celui-ci à un asservissement total de son être : nul rythme vivant (changeant), nulle créativité.

Malgré la contingence de cette description (la condition ouvrière a partiellement évolué ; l'interaction avec la machine n'est pas exclusivement ouvrière), il me semble qu'une certaine universalité soit mise à jour dans ce qu'on pourrait appeler l'esthétique interne de la machine. Cette esthétique n'a de sens que dans l'ensemble référentiel de l'artiste, dans le paysage que celui-ci parcourt, c'est-à-dire dans une appréhension humaine des phénomènes mécaniques. On peut évidemment remettre en cause cette approche que l'on jugera subjective et anthropocentrique en disant qu'on ne peut utiliser les catégories du "cœur métallique impitoyable" pour appréhender la machine, car l'imaginaire du cœur et du caractère impitoyable sont proprement humains et donc inadéquats pour décrire un objet mécanique. C'est cependant le choix que fait Michelet : il se place du point de vue de l'ouvrier, il assume son humanité et son point de vue concret, qu'il tente de concilier avec sa prétention à l'historicité.

Que nous apprend cette esthétique ? D'abord que la machine est un rythme invariable et continu, rythme d'un cœur impitoyable, d'un cœur qui ne se laisse pas attendrir par l'homme qui souffre à côté d'elle. Elle est une organisation d'éléments qui interagissent rythmiquement, sans cependant se laisser influencer par l'extérieur. Dans la nature, on appelle organisme les organisations d'éléments qui interagissent rythmiquement : la cellule qui se reproduit périodiquement, le corps humain ou animal qui connaît des périodes de repos et d'action, la nature dans son ensemble qui vit au rythme des saisons, etc. Or quelle différence entre l'organisation machinique et l'organisme naturel ? Ce dernier s'adapte à son environnement, il porte une attention primordiale au contexte dans lequel il effectue sa respiration, qu'il adapte donc à chaque instant. De son côté, la machine n'interagit pas avec les nouveautés qui apparaissent dans son environnement, elle est seule avec elle-même dans son monde qui n'est qu'elle-même.

La machine est en fait abstraite du monde, dans un double sens : d'une part parce qu'elle n'interagit pas avec lui (qu'elle soit au milieu des hommes, dans la nature, ou sur la mer, elle continue imperturbablement sa marche), d'autre part parce qu'elle est en fait la fixation d'une pensée, la matérialisation de certaines lois et mécanismes physiques qui ont été abstraits de leur contexte global pour être compressés et circonscrits dans

un petit tas de matière. C'est cette double abstraction qui permet à la machine d'effectuer certaines tâches le mieux qu'on puisse l'imaginer (au sens propre du terme). "Regardez, me disait un manufacturier, cette ingénieuse et puissante machine qui prend d'affreux chiffons et, les faisant passer, sans se tromper jamais, par les transformations les plus compliquées, les rend en tissus aussi beaux que les plus belles soies de Vérone !"

Cette perfection nous amène à une deuxième observation que l'on peut faire sur le texte de Michelet, à propos de l'impact de la machine sur le monde. Car si celle-ci ne se laisse pas influencer par lui, elle doit être prise en compte dans les transformations qu'elle contribue à produire dans le monde des hommes.

DEUXIÈME POINT DE VUE : LA MACHINE DANS L'HUMANITÉ, OU "L'AGENT DU PROGRÈS DÉMOCRATIQUE"

La machine est un monde abstrait du monde, elle empêche les hommes de rêver, les empêche même d'être des hommes. Quelle est dès lors l'utilité de la machine, pourquoi le monde moderne appelle-t-il à son existence et à son développement ?

"Cette malheureuse population asservie aux machines comprend quatre cent mille âmes, ou un peu plus. C'est environ la quinzième partie de nos ouvriers. Tout ce qui ne sait rien faire vient s'offrir aux manufactures pour servir les machines. Plus il en vient, plus le salaire baisse, plus ils sont misérables. D'autre part, la marchandise, fabriquée ainsi à vil prix, descend à la portée des pauvres, en sorte que la misère de l'ouvrier-machine diminue quelque peu la misère des ouvriers et paysans, qui très probablement sont soixante-dix fois plus nombreux.

C'est ce que nous avons vu en 1842. La filature était aux abois. Elle étouffait ; les magasins crevaient, nul écoulement. Le fabricant terrifié n'osait ni travailler, ni chômer avec ces dévorantes machines ; l'usure ne chôme pas ; il faisait des demi-journées, et il encomrait l'encombrement. Les prix baissaient, en vain ; nouvelles baisses, jusqu'à ce que le coton fût tombé à six sols... Là, il y eut une chose inattendue. Ce mot six sols, fut un réveil. Des millions d'acheteurs, de pauvres gens qui n'achetaient jamais, se mirent en mouvement. On vit alors quel immense et puissant consommateur est le peuple, quand il s'en mêle. Les magasins furent vidés d'un coup. Les machines se remirent à travailler avec furie ; les cheminées fumèrent... Ce fut une révolution en France, peu remarquée, mais grande ; révolution dans la propreté, embellissement subit dans le ménage pauvre ; linge de corps, linge de lit, de table, de fenêtre : des classes entières en eurent, qui n'en avaient pas eu depuis l'origine du monde.

On le comprend assez, sans autre exemple : la machine, qui semble une force tout aristocratique par la centralisation des capitaux qu'elle suppose, n'en est pas moins, par le bon marché et la vulgarisation de ses produits, un très puissant agent du progrès démocratique ; elle met à la portée des plus pauvres

une foule d'objets d'utilité, de luxe même et d'art, dont ils ne pouvaient approcher. La laine, grâce à Dieu, a descendu partout au peuple et le réchauffe. La soie commence à le parer. Mais la grande et capitale révolution a été l'indienne. Il a fallu l'effort combiné de la science et de l'art pour forcer un tissu rebelle, ingrat, le coton, à subir chaque jour tant de transformations brillantes, puis transformé ainsi, le répandre partout, le mettre à la portée des pauvres. Toute femme portait jadis une robe bleue ou noire qu'elle gardait dix ans sans la laver, de peur qu'elle ne s'en allât en lambeaux. Aujourd'hui, son mari, pauvre ouvrier, au prix d'une journée de travail, la couvre d'un vêtement de fleurs. Tout ce peuple de femmes qui présente sur nos promenades une éblouissante iris de mille couleurs, naguère était en deuil.

Ces changements qu'on croit futiles, ont une portée immense. Ce ne sont pas là de simples améliorations matérielles, c'est un progrès du peuple dans l'extérieur et l'apparence, sur lesquels les hommes se jugent entre eux ; c'est, pour ainsi parler, l'égalité visible. Il s'élève par-là à des idées nouvelles qu'autrement il n'atteignait pas ; la mode et le goût sont pour lui une initiation dans l'art. Ajoutez, chose plus grave encore, que l'habit impose à celui même qui le porte ; il veut en être digne, et s'efforce d'y répondre par sa tenue morale." (Ibid. p. 97-98)

Michelet nous propose ici de considérer le bénéfice lié à l'utilisation des machines pour la société dans son ensemble. Le phénomène économique pris comme point de départ est évident : la machine permet de produire à moindre coût et entraîne donc une "démocratisation" de l'accès à certains biens de consommation. C'est une observation exacte, dira-t-on, mais banale. Michelet essaie d'aller plus loin : "Ces changements qu'on croit futiles, ont une portée immense". En effet, avec l'apparition de cette production industrielle, les hommes peuvent s'élever "à des idées nouvelles". Il ne s'agit pas de dire que la machine provoque en l'homme des idées nouvelles, mais de remarquer

que corrélativement à l'accession à de nouveaux modes de vie, les attitudes intérieures changent également.

La transformation extérieure du monde par la machine et la création de la machine elle-même comme abstraction du monde, vont de pair avec une transformation intérieure de l'homme. Un jeu d'aller-retour s'installe entre l'environnement modifié de l'homme et son attitude intérieure : "il veut être digne [de son habit], et s'efforce d'y répondre par sa tenue morale". Le rapport au monde de l'homme soudainement mieux vêtu a changé, sa conscience de lui-même en a été affectée. Il se sent plus homme, c'est-à-dire plus digne ; il est sorti un peu plus de l'état de nécessité propre à l'ordre naturel et a brutalement la possibilité de gravir une marche pour s'intégrer davantage dans un monde humain, c'est-à-dire dans un monde voulu et pensé par l'homme et pour l'homme. Il est un peu plus sorti de sa soumission à la nature pour continuer son voyage vers un monde choisi et régi par les lois que l'homme a choisi pour lui-même, un environnement choisi et non pas subi.

En un certain sens, on peut dire que l'utilisation de la machine fait nécessairement partie de ce voyage, car elle rend possible une transformation du monde qui, à défaut d'être vivante, est maîtrisée par la pensée d'aujourd'hui. Ainsi, entrevoir la possibilité de ce voyage, c'est peut-être aussi une façon d'esquisser une raison d'être de la souffrance liée à l'être de la machine, à son esthétique intérieure.

« Il ne faut pas moins, en vérité, que ce progrès de tous, l'avantage évident des masses, pour nous faire accepter la dure condition dont il faut l'acheter, celle d'avoir, au milieu d'un peuple d'hommes, un misérable petit peuple d'hommes-machines qui vivent à moitié, qui produisent des choses merveilleuses, et qui ne se reproduisent pas eux-mêmes, qui n'engendrent que pour la mort, et ne se perpétuent qu'en absorbant sans cesse d'autres populations qui se perdent là pour toujours. » (Ibid, p. 97-98)

L'ALLÉGORIE DU MANÈGE

Carnet de voyage d'une québécoise dans l'aéroport de
Bâle direction Berlin

Mira-Claire Lepage

Attention, les expressions québécoises peuvent peut-être vous sembler légèrement décalées...

La technologie me fait défaut. Mon ordinateur portable m'a lâché, de toute façon c'est un clavier anglais, pas pratique pour les accents. J'ai oublié ma caméra chez des amis sur une table à manger. De toute façon avec ses deux méga-pixels interpolés

c'est déjà considéré comme du matos archaïque. On me recommande fortement une caméra plus sophistiquée... mais de toutes façons je n'ai pas les moyens de m'en payer une nouvelle. Mes batteries rechargeables sont à plat, mon rechargeur de batterie canadien ne fonctionne pas dans les prises de courant françaises. Il me faut un adaptateur. De toute façon je n'ai pas accès facilement à des prises de courant, je voyage constamment de lieux publics en lieux publics. Tout ces appareils ça commence à faire beaucoup de lourdeur dans mon sac à dos pour profiter de mon voyage, pour profiter vivement du moment présent. De toute façon rien est fonctionnel pour le moment. Je n'ai que du papier, fidèle ami toujours à ma portée et mon crayon de plomb que je taille patiemment pour écrire mes pensées, mes impressions dans mon carnet de voyage. Je suis quatre heures en avance. Nouvelle devise de 2010: éviter les retards. J'ai donc 4 heures à attendre dans l'aéroport de Bâle

avant de m'envoler dans un superbe engin EasyJet destination Berlin. Nous sommes tous rivés sur les écrans, la tête bien haute, le regard confiant à attendre l'horaire et le numéro de vol qui nous mènera à notre destination. C'est le temps des fêtes, on est le 3 janvier 2010. On annonce qu'il y a quatre heures de retard sur mon vol vu les conditions météorologique. J'ai donc beaucoup de temps devant moi... Je m'assois bien confortablement, avec des bonbons à déguster sur un banc qui se faufile dans une lignée de banc vissés au plancher. J'observe les passants. Je tente de plonger ma concentration dans un livre, mais une famille attire mon attention. Ils sont trois: Un homme, une femme, un enfant aux bras. Ils se dirigent vers moi. Je suis étonnée de les voir si rayonnant. Il y a quelque chose qui émane d'eux qui m'échappe. Je me demande si je les connais, ils ont l'air de me regarder comme si j'étais une amie de longue date qu'on retrouve après un trop long voyage. Ils avancent vers moi. On dirait qu'ils flottent. L'enfant regarde dans ma direction comme s'il voyait le nouveau messie. Fascinée, je leur réponds

de mon plus beau sourire. Ils passent devant moi continuant leur trajectoire comme hypnotisés. Ils posent l'enfant, sortent un peu de monnaie de leur poche, déposent leur sous qui résonnent dans une petite boîte métallique. Ils s'assurent que l'enfant est bien en sécurité, bien installé, appuient sur le petit bouton vert. Le petit manège se met à vibrer. A ma gauche un petit wagon de couleurs vives vibre sur place, faisant vivre une simulation de grand voyage sur les rails dans un air aéro-portuaire. C'est le bonheur. L'enfant est heureux et les parents inscrivent une satisfaction devant cette image qui vibre devant eux. 12 secondes et quart plus tard, ils semblent tous trouver le temps long. Le regard de l'enfant s'incline sur le sol bien ciré, il soupire d'ennui sur son wagon qui fait du sur place. Le manège continue ses vibrations stationnaires. L'enfant regarde ses parents qui regardent ailleurs, il n'a qu'un seul désir: retourner dans les bras de sa mère. Le manège s'arrête brusquement. Le métal grince un peu. Les parents reprennent leur petit, ils semblent déjà partis à la quête d'un prochain manège.



TERRE DES HOMMES

Antoine de St Exupéry

Proposé par Clément Defèche

Quelques extraits de cette œuvre sublime, où déjà à son époque, St Exupéry perçoit les enjeux liés à l'essor de la société technologique. (chapitre 3 : « L'avion »)

"L'usage d'un instrument savant n'a pas fait de toi un technicien sec [St Exupéry s'adresse à Guillaumet, un ami aviateur]. Il me semble qu'ils confondent but et moyen ceux qui s'effraient par trop de progrès technique. Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. Mais la machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil. Un outil comme la charrue.

Si nous croyons que la machine abîme l'homme c'est que, peut-être, nous manquons un peu de recul pour juger les effets de transformations aussi rapides que celles que nous avons subies. [...]

Chaque progrès nous a chassés un peu plus hors d'habitudes que nous avons à peine acquises, et nous sommes véritablement des émigrants qui n'ont pas fondé encore leur patrie.

Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. Nos courses d'avions n'ont point d'autre sens. Celui-là monte plus haut, court plus vite. La course, provisoirement, l'emporte sur son objet. Et il en est toujours de même. Pour le colonial qui fonde un empire, le sens de la vie est toujours de conquérir. Le soldat méprise le colon. Mais le but de cette conquête n'était-il pas l'établissement de ce colon ? Ainsi dans l'exaltation de nos progrès, nous avons fait servir les hommes à l'établissement des voies ferrées, à l'érection des usines, au forage des puits de pétrole. Nous avons un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes. Notre morale fut, pendant la durée de la conquête, une morale de soldats. Mais il nous faut, maintenant, coloniser. Il nous faut rendre vivante cette maison neuve qui n'a pas de visage. La vérité, pour l'un, fut de bâtir, elle est, pour l'autre, d'habiter. [...]

Notre maison se fera sans doute, peu à peu, plus humaine. La machine elle-même, plus elle se perfectionne, plus elle s'efface derrière son rôle."

DE LA DIVINISATION DE LA MACHINE

Michaël Gandus

Dieu existe-t-il encore ? Voilà une question très banale et très surprenante pour discuter de la relation de l'homme à la

machine. Pourtant, il m'apparaît fondamentale de se la poser et d'essayer d'y trouver un début de réponse, dans un monde envahi de microprocesseurs et de machines accomplissant les plus grands exploits techniques.

En ce qui me concerne, Dieu fut toujours présent. Je n'ai jamais pu concevoir la nature autrement que par l'acte d'un Dieu créateur de toutes les merveilles de la nature. Puis l'idée de l'Amour s'est manifestée à moi comme substance fondamentale

et inhérente à l'homme pour bâtir de vraies relations humaines dignes de notre Humanité la plus haute et la plus belle. Enfin, quand le temps de l'engagement dans la vie pointa le bout de son nez avec son lot inévitable d'épreuves, c'est avec l'Espérance que je m'engageai dans ce monde qui m'apparaissait souvent bien dangereux.

Foi, Amour, Espérance, ces trois idées ne m'ont pour ainsi dire (presque !) jamais quitté et sont le socle sur lequel j'essaie de bâtir ma vie.

Et dans ce monde en passe d'être totalement submergé par la machine, essayer de vivre dans les valeurs que j'ai esquissé plus haut m'a très souvent fait passer pour un doux rêveur au minimum et pour un extra-terrestre au pire.

J'ai récemment travaillé dans une société avec une équipe dont la moyenne d'âge était de 25-26 ans. Tous ces jeunes étaient au "top" de la technologie et tous connectés au web et à tous ces sites dits "communautaires" comme Facebook. Et je me suis donc risqué à évoquer ces idées de Foi et d'Amour. Là, le choc a été sévère. En évoquant ma foi, on m'a pris pour un homme d'une autre époque égaré dans ce temps où la foi n'existe plus, pour un exilé issu d'un passé révolu. Quant à l'idée qu'il puisse y avoir entre êtres humains un amour ne passant pas par le corps, qui dépasse la simple "génitalité", pour s'exprimer d'âme à âme, cette idée leur est apparue aller à l'encontre de la science la plus élémentaire qui veut que l'on obéisse uniquement à nos hormones !

Très ébranlé, je me suis dit que ni la Foi ni l'Amour ni l'Espérance (que je n'ai pas osé évoquer avec ces jeunes) n'avaient pu disparaître de cette jeunesse abreuvée de kilo-octets en tous genres mais que cela devait s'exprimer différemment. Et l'idée m'est venue que leur foi avait tout simplement changé !!! Le véritable objet de leur foi se trouve être ce "tout high-tech" dont on nous vante les mérites jusqu'aux hommes politiques tous plus démagos les uns que les autres et qui veulent donner un ordinateur à chaque enfant de France et de Navarre. En fait la machine et plus précisément dans ce cas l'ordinateur s'est tout simplement DIVINISÉ et je vais essayer d'expliquer pourquoi.

D'abord parce que la machine, l'objet high-tech, est devenu si compliqué qu'il échappe définitivement à notre effort de connaissance. La machine se revêt ainsi de l'un des attributs de Dieu, à savoir d'être inaccessible à notre entendement (pour la foi "classique" non imprégnée de la science de l'Esprit). Et les initiés des temps modernes sont ces ingénieurs de très haut niveau qui opèrent dans les nouveaux centres de mystères que sont la Silicone Vallée et autres universités prestigieuses de la planète. Malheureusement je pense que cela a un effet extrêmement pervers. Car si auparavant l'objet de la foi nous renvoyait à un au-delà inaccessible, cet au-delà était toujours SUPRASENSIBLE. Mais aujourd'hui la foi nous renvoie à un au-

delà qui RESTE dans le physique. Et malheureusement cette nouvelle orientation nous fait perdre le SUPRASENSIBLE au profit de ce que j'appelle le SUPERSENSIBLE. Pire encore, toute adoration du dieu-machine ne peut que nous enchaîner à la matière et nous faire perdre encore plus notre lien au suprasensible. Les valeurs de la Foi sont d'une certaine manière inversées. Le Dieu Silicium ne peut que nous asservir à un monde froid et déshumanisé.

Ensuite parce que l'humanité est entrée dans une dépendance totale à la machine de la même manière que l'homme a toujours pensé dépendre du bon vouloir de Dieu. Rien dans notre monde ne peut plus se faire sur le plan physique sans l'aide de la machine. Elle nous rend de tels services, qu'on lui voue un amour immodéré qui va grandissant. Elle nous libère certes de beaucoup de tâches lourdes et difficiles à accomplir, mais nous ne sommes plus capables de voir que la machine ne peut être



l'objet d'un amour au sens humain du terme. On est en train de déplacer une partie de notre amour vers ces machines. Pire encore, la dépendance est d'ordre existentiel. Qui n'a jamais entendu des jeunes dire : sans internet et sans téléphone portable, je meurs !!!! C'est la substance même de notre vie qui est en train de changer. Et là encore je pense que c'est une sorte de renversement des valeurs qui s'opère et qui touche maintenant ce qui est de l'ordre de l'amour, de la substance même de la vie qui est selon moi l'Amour.

Enfin comment ne pas évoquer l'espérance. Je regardais il n'y a pas très longtemps un reportage sur des handicapés qui attendaient avec une très grande espérance et beaucoup d'impatience de pouvoir enfin remarcher avec tout un appareillage de très haute technologie et qui était directement branché sur le corps humain. Sans aucun doute possible nous attendons tous plus ou moins consciemment de pouvoir réaliser nos rêves les plus fous : que ce soit de marcher à nouveau pour les handicapés moteur ou bien de voler dans les airs comme un oiseau etc. etc. etc.. Et là encore notre espérance en un monde meilleur où notre humanité se serait élevée d'un cran vers le suprasensible fait place à une espérance qui se cantonnerait à réaliser les rêves les plus fous mais dans le domaine physique.

Je pense ainsi avoir esquissé en quoi, d'une certaine manière, l'humanité a conservé sa foi, son amour, son espérance mais en les déplaçant dans le domaine purement physique. Le danger est très grand je pense de sombrer dans la matière froide et déshumanisée de la machine et de perdre notre lien avec le suprasensible. L'effort est urgent de se lier toujours plus fortement avec les cieux car sinon notre Foi, notre Amour, notre Espérance tomberont sous la coupe du dieu-machine pour notre plus grand malheur.

L'IDÉE D'ÉVOLUTION ET D'INVOLUTION, FONDEMENT DES SOCIÉTÉS OCCULTES

Conférence de Rudolf Steiner du 23 décembre 1904

extrait proposé par Jonas Lismont

« Nous vivons actuellement dans la ronde que nous pouvons appeler la ronde minérale. Et notre tâche dans cette ronde est d'imprégner de notre propre esprit tout ce monde minéral de part en part. Regardez un peu cela de plus près. Vous construisez une maison. Vous prenez les pierres dans une carrière quelconque. Vous les taillez de façon à ce qu'elles soient adaptées à la maison, et ainsi de suite. Qu'est-ce que vous unissez à la matière brute que vous extrayez du règne minéral ? Vous unissez la matière brute à l'esprit humain. Quand vous construisez une machine, vous avez introduit votre esprit dans

L'HOMME ET LES TECHNOLOGIES : LA NAISSANCE DE RYTHMES NOUVEAUX

Esquisse

Louis Defèche

Il y a quelques siècles, alors que les hommes n'utilisaient pratiquement aucune technologie, l'être humain était limité par certaines lois naturelles. Pour se déplacer, pour voyager, pour soulever de lourdes charges, pour transmettre des messages, pour effectuer des calculs complexes, pour reproduire un livre, etc, pour tout cela, la nature imposait des limitations. Ces limites naturelles peuvent aujourd'hui être dépassées grâce à l'utilisation des technologies. Par exemple, je peux parler avec quelqu'un qui se trouve à des milliers de kilomètres de moi. Je peux traverser un pays en quelques heures, avec ma voiture, sans même voir les paysages de ce pays, presque uniquement des panneaux autoroutiers. Dans une certaine mesure, je ne suis plus sous la contrainte des réalités naturelles.

Ces « limites » peuvent aussi être perçues dans leur dimension rythmique. La nature et le monde vivent dans des rythmes: alternances du jour et de la nuit, des saisons etc. Le monde naturel est comme une grande horloge vivante, et les rythmes de cette horloge déterminent l'être humain. Du moins, ils le déterminaient. Aujourd'hui, au

la machine. Cette machine particulière va certes se détériorer, elle deviendra poussière, elle sera un jour broyée. Il n'en restera plus la moindre trace. Mais ce qu'elle a fait ne disparaîtra pas sans laisser de trace, au contraire, cela passera jusque dans les atomes. Chaque atome porte une trace de votre esprit et emportera cette trace. Il n'est pas indifférent qu'un atome ait été un jour à l'intérieur d'une machine, ou non. Par le fait que l'atome a été à l'intérieur de la machine, l'atome a été transformé. Et il ne perdra plus jamais cette transformation que vous avez fait par là subir à l'atome. L'autre aspect, c'est que, par le fait que vous avez transformé l'atome, vous avez uni votre esprit au monde minéral, que vous avez de ce fait imprimé à la conscience universelle une marque durable. C'est exactement autant qui est emporté par nous dans l'autre monde. » paru dans « *La légende du temple et l'essence de la Franc-maçonnerie* », éditions Novalis 1999, trad. Geneviève Bideau

début du XXI^e siècle, l'être humain est entièrement entouré de machines, produits du développement technologique. Cette situation l'émancipe des rythmes de la nature. Grâce à cet environnement technique, l'être humain peut échapper de plus en plus aux rythmes naturels du monde.

Ce qu'apportent les technologies est à la fois compliqué et simple. Elles apportent, par exemple, deux éléments fondamentaux et simples : puissance et vitesse. Prenons la vitesse. Nous assistons, par exemple, à une accélération des moyens de transports, et donc des déplacements, à une accélération des communications, de la circulation des informations. Il s'agit de rythmes qui augmentent, qui dépassent les limites qui entouraient auparavant l'homme. En ce qui concerne la puissance, elle permet de développer une force de destruction quasi inimaginable. Là aussi, les limites ont disparues.

Cette disparition des limites qui entouraient l'homme se révèle aussi comme la perte d'un repère, ou même d'une protection. La nature formait un réceptacle à la mesure de l'homme. Nous pourrions même dire que la nature donnait à l'homme sa mesure, sa forme. Cette protection ayant disparue, l'homme est en danger de perdre sa forme, de perdre ses dimensions. La rapidité avec laquelle les ordinateurs et réseaux manipulent l'information est extrêmement rapide et le sera certainement de plus en plus. L'esprit humain peut-il gérer autant de communications à cette vitesse ? Et si il le pouvait, pourrait-il se lier de la même façon à ce qu'il reçoit ? L'homme est appelé à fixer lui-même des limites, à se donner à lui-même sa forme. Le monde des technologies

le mène dans des rythmes qui ne sont plus des rythmes humains. L'être humain doit retrouver ses rythmes, ceux qui lui correspondent, il doit trouver la mesure qui lui correspond.

Ce point de vue permet de mieux percevoir le sens de la situation actuelle de l'homme au sein de la société technique. Cette société remet en question l'homme. Elle met l'être humain face à ce qui n'est pas humain, et particulièrement à travers les rythmes. C'est ainsi qu'il est mis en situation de donner par lui-même l'échelle humaine. Seule une telle situation permet à l'homme de devenir effectivement son propre créateur.

Ajoutons pour terminer qu'il y a ici un problème important. Le rythme de la technologie n'est pas neutre pour l'homme. En fait, en s'accélération, les rythmes ont tendance à entraîner la conscience humaine avec eux. Ils agissent comme s'ils aspiraient l'homme dans cette accélération. L'être humain est de plus en plus pris dans la frénésie, le stress et dans une extériorisation permanente de sa conscience. En se laissant emporter dans cette accélération, la conscience est comme enivrée et devient de plus en plus assourdie. D'un autre côté, pour compenser cet état, des techniques de relaxation et de méditation sont utilisées pour s'extraire de cette accélération. Mais ici, c'est souvent l'arrêt du rythme qui est recherché. On cherche à sortir du



temps, à arrêter le mental, etc. Cette deuxième tendance, généralement inspirée par les spiritualités anciennes, cherche une sorte de ralentissement absolu de la conscience.

En ne vivant que dans un de ces deux pôles, l'homme perd le lien avec les réalités du monde et des hommes. En augmentant le rythme indéfiniment (accélération infinie), il se perd dans le monde. En diminuant le rythme infiniment (ralentissement infini) il se détache du monde. Une tendance aujourd'hui est d'associer ces deux rythmes en alternant : travail et vacance, ville et campagne, High Tech et Yoga, etc. Mais cela ne situe pas l'être humain, au contraire. L'homme a besoin de trouver un rythme. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit d'un rythme fixe. Cela conduirait aussi à un isolement. Il s'agit d'un rythme vivant. C'est par le rythme que l'homme peut se relier à ce qui l'entoure. Il s'agit de trouver des rythmes qui se correspondent, des rythmes où se trouve l'humain.

Cette recherche du rythme est directement en lien avec le développement d'une vie intérieure nouvelle, nécessaire dans l'humanité d'aujourd'hui. Car il s'agit ici essentiellement, non pas de rythmes extérieurs, mais de rythmes intérieurs, où l'être humain peut vivre son humanité et se lier à lui-même, à la nature et aux autres hommes sur cette base. Cette recherche, au sein d'un monde technologique de plus en plus accéléré, est un combat. C'est un chemin où l'homme peut acquérir de nouvelles facultés, une nouvelle façon de se situer en lui-même et dans le monde, une nouvelle conscience de ce qui est humain et de ce qui ne l'est pas.

COLLOQUE SUR L'HOMME ET LA MACHINE

2 au 5 avril 2010, Auberge de La Mothe

C'est de la machine et du rapport que l'homme entretient avec elle qu'il sera question. C'est vite dit : "l'homme et la machine". Mais qu'est-ce que la machine ? Peut-on en parler en général ou doit-on distinguer l'ordinateur de la voiture et la voiture de la machine à tricoter ? Qu'est-ce qui fait qu'un objet est machine ? Par exemple, qu'est-ce qu'une technologie intégrée aux composantes biologiques de l'être humain, notamment à son cerveau (puces, nanotechnologies). Ces questions font partie du thème de ce congrès, parallèlement à celle du lien que l'on entretient à ces "choses". Il s'agira donc particulièrement de questionner l'impact de ces interventions sur l'activité pensante de l'homme.

Trois intervenants proposeront des apports sur le thème : **Pierre Della Negra** ("La machine dans l'évolution de l'homme"), **Ian Bass** ("Machine et pensée") et **Luc Lismont** ("La machine numérique : tentative d'approche"). Nous aurons également la possibilité de nous exercer à diverses activités artistiques : chant, gymnastique Bothmer, eurythmie, art de la parole.

Renseignements et inscriptions : jonas.lismont@gmail.com, 06 43 55 30 96

Participation financière tout compris : 80€ (60€ sans le logement)

Note : pour soutenir cette initiative et notamment la participation au colloque de jeunes personnes n'ayant pas les moyens financiers de s'offrir une telle activité, vous pouvez envoyer un chèque à l'ordre de l'association Carminem en précisant, le cas échéant, que vous souhaitez soutenir spécifiquement cette initiative.

COMPTE RENDU D'UNE RENCONTRE DE JEUNES

aux Allagoutes du 31 décembre au 3 janvier

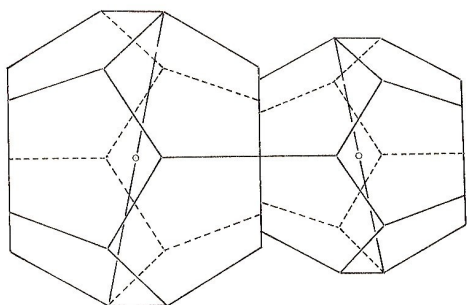
présenté par Jonas Lismont

Thématique : Le congrès de Noël.

Texte d'étude : Feuille pour les membres du 23 mars 1924.

Les participants sont au nombre de 23, venus pour la plupart de France, mais aussi de Suisse et d'Allemagne.

Intervenant: Antoine Dodrion, sur le contexte du Congrès de Noël. Cette rencontre s'inscrit dans la suite de celle de septembre au foyer Michaël sur le thème des Forces de Michaël. Les participants ont formulé le vœu de renouveler l'expérience en variant le thème pour poursuivre ensemble l'étude de l'anthroposophie.



(Pierre de fondation du 1er Goetheanum)

par Tristan Chaudon

Vingt jours après ces moments passés ensemble aux Allagoutes, je ressens une force qui me porte jour après jour dans le quotidien. J'ai le sentiment que cette force provient de la qualité et du contenu de cette rencontre que nous avons vécu ensemble.

Quand je repense aux moments passés, je garde le souvenir de la qualité de l'écoute dans les groupes d'échange. La possibilité nous était offerte d'aller loin dans les questionnements individuels tout en trouvant un terrain de compréhension partagé notamment sur les questions d'éveil de la jeunesse.

Je perçois l'événement du Congrès de Noël comme un acte humain de grande envergure qui inaugure une nouvelle page de l'histoire de l'humanité. J'en pressens l'importance et l'actualité dans nos vies aujourd'hui sans en comprendre encore tous les aboutissants.

Ce que je comprends avec toujours plus de précision et de force, c'est la tragédie de l'homme contemporain souvent placé dans une situation d'impasse par rapport aux choses de l'Esprit et les difficultés des anthroposophes — dont la mission est précisément de montrer l'accès à ce retour vers l'esprit — à trouver le langage et l'attitude juste face à ses contemporains.

Cela prend une dimension dramatique quand on voit comment la jeunesse qui porte en elle l'aspiration à l'esprit ne trouve pas dans le monde, les lieux et les êtres qui pourraient répondre à cette aspiration. Comment l'opacité triste de nos sociétés cadennasse les volontés, anesthésie les consciences, détourne et détruit la vie... Cela conduit à toutes sortes de déviances et d'attitudes non-humaines que celui qui fréquente les milieux de la jeunesse peut percevoir avec préoccupation.

Il devient vital de cultiver ces îlots de spiritualités vraies qui témoignent d'un réel espoir de rencontre possible avec nos origines spirituelles.

Le passage vers l'esprit est très étroit et très difficile : la transformation du penser et la méditation en est le chemin incontournable. Comment sensibiliser nos contemporains à cette réalité ?

Je sors également de cette rencontre avec cette interrogation : si le penser est la porte d'entrée de l'homme vers le monde de l'esprit, peut-être que l'art et l'échange actif seraient la porte d'entrée de nos contemporains vers l'anthroposophie.

D'où la question : quelle est la place que doit prendre l'art dans les rencontres de jeunes ?

par Paolina Sophie Reubke

-Eh ! La bonne année ! Ou t'étais, on t'a pas vu par ici, on a dû fêter ça sans toi ! T'as fait quoi, raconte !

-Heureuse année ! Quelle nuit nous embrassait cette nuit du 1er janvier et cette lumière qui jusqu'à tard nous poussait vers l'avenir...

- ??... N'avais-tu donc rien d'autre à faire que d'observer cela ? T'as fait un ermitage de Saint-Silvestre ou quoi ?!

-Ah, non, enfin peut-être, histoire de point de vue ! J'étais en effet dans les hauteurs, en Alsace, avec des amis de la Section pour la jeunesse...

-Section pour quoi ?!

-Ne t'en ai-je pas déjà parlé ?

-Sans doute... Je me rappelle juste que t'es un type un peu bizarre, pas plus ! Mais section ou pas, vous avez dû faire du bruit, j'en suis sûr !

-Comment te dire...

-Allez, ne commence pas avec tes manières, crache le morceau, je suis un type ouvert !

-Nous étions une vingtaine de personnes et pour te décrire l'ambiance c'est, au dehors le grondement des pétards, au dedans par le rythme lent de notre chant que nous avons appelé vers nous la nouvelle année. Nous n'avons pas soutenu longtemps les festivités, si nous étions là, ensemble sur ces montagnes, c'était surtout pour tenter d'étudier ensemble quelque chose et par ce moyen apprendre à se connaître encore pour rendre plus clairs ces liens qui nous unissent.

-Oh-là, tu t'emportes mon gars ! Cela semble bien sérieux, tu t'es un peu amusé, t'as quand même profité de tes vacances ?

-À vrai dire, je me suis amusé, beaucoup amusé, et je dirais même, je me suis amusé avec sérieux ! Tiens, regarde. Et si cela retient ton attention, nous pourrions volontiers en discuter.

Il lui tendit une feuille de papier dactylographiée, cette fameuse feuille d'étude de la rencontre, que l'autre reçut avec politesse en la parcourant du regard...

-T'as l'air d'avoir bien travaillé, c'est tout noirci par ici ! ... privation... compréhension... destins ultérieurs... liberté... de transformer la vie en ... ? En savoir ? ...

-Tu sais, le groupe y est pour tellement, il y avait un dynamisme d'étude que j'aurais du mal à retrouver par moi-même, seul devant mes bouquins. C'était comme si cette constitution de groupe était un engrais pour la pensée et la concentration. Dès que la tendance à la spéculation devenait trop prégnante, un contrepoids était renvoyé, et lorsque des idées encore nébuleuses s'échangeaient, on les reformulait, pour essayer de se comprendre les uns les autres. Ainsi il m'a semblé donner du relief aux mots ; comme s'il s'agissait de puits, par notre effort, y tirer de l'eau, claire et limpide.

-Combien tu sembles enthousiaste, c'est... c'est beau à voir.

-Je t'avoue, je me sens de plus en plus concerné par cela, ce que je ne saurais pas vraiment nommer pourtant... Section pour la jeunesse ?... Anthroposophie ?... En fin de compte, ce qui me retient, c'est surtout cette possibilité d'aiguiser mon observation, mes jugements, d'explorer ces impressions, ces sentiments sans que cela soit une sorte de psychanalyse de groupe ; en étudiant ainsi ensemble pendant plusieurs jours, je le confesse, c'est comme si nous décrivions à tâtons un paysage et à force d'efforts et de patience, nous y découvriions

encore faiblement, l'image de l'homme, l'Homme dans son environnement. Et là, oui, comment ne pas se sentir concerné, à la fois individuellement et pour ce groupe d'individus ? Mes petites douleurs, mes humeurs, ma personnalité quotidienne avait alors décanté de ce qu'il y a d'humain en moi.

-Tu veux dire que vous avez parlé de l'Homme ?

- En quelques sortes, oui, mais en « parlant de cela », nous avons essayé de le faire en conscience qu'il s'agit aussi de nous-même. Nous sommes les seuls à pouvoir à la fois parler de cela comme on parlerait d'une bouteille, d'une opinion politique, d'un objet extérieur et de cela en tant qu'on en a une intime expérience... Ni toi ni moi ne pouvons, même si cela ne nous intéresse pas toujours, cesser cette activité intérieure, ce mouvement qui nous lie au monde. D'une manière ou d'une autre, nous sommes toujours investis par l'Homme que nous sommes, intérieurement, et extérieurement.

-Ça commence à m'intéresser tout ça : il y aurait deux « univers », qu'on peut chacun sentir, un dedans, un dehors...

-C'est peut-être deux univers, ou deux fenêtres différentes sur de mystérieuses réalités. Nous avons, alors, pendant ces derniers jours, fait un voyage de l'un à l'autre, et bouleversé notre vue arrêtée, pour exercer le mouvement de la pensée ; nous avons créé un écho en nous-même, se préparant peut-être à recevoir du monde la connaissance dont on a besoin.

Tout en parlant, les deux jeunes hommes avaient quitté le centre-ville. Ils marchaient maintenant en silence, sur le sentier vers le lac. En épousant la couverture de neige que recouvrait le sol, leurs pas murmuraient, et dans ce murmure sourd, le dialogue commença.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION CARMINEM

La première AG de l'association Carminem aura lieu le lundi 5 avril à l'auberge de La Mothe, après le colloque sur l'homme et la machine. Le soutien de l'association aux divers projets en cours sera abordé (Congrès de la Saint-Sylvestre, Colloque sur l'homme et la machine, journal La Présente, projet de site internet), ainsi que le premier bilan financier concernant l'année écoulée.

Nous tenons à remercier les donateurs qui ont déjà permis à l'association d'offrir un réel soutien à ces projets, et remercions par avance ceux qui continueront à le faire dans les mois qui viennent. N'hésitez pas à devenir membre pour être mis au courant du détail de ces soutiens financiers et de ces projets. Tous les dons et cotisations (30€) sont à envoyer à

**ASSOCIATION CARMINEM
7, RUE PÉGUY
75006 PARIS**

UNE THÉORIE DE LA CONNAISSANCE CHEZ GOETHE

de Rudolf Steiner

extrait proposé par Joseph Defèche

« Lorsqu'il s'agit, d'une façon générale, de découvrir l'essence d'une chose, cette recherche consiste toujours à retourner au contenu d'idées du monde. On ne doit pas sortir des limites de ce contenu si l'on veut rester dans des choses claires et précises et non errer dans le vague. Le penser est une totalité en soi, qui se suffit à soi-même, et qui ne peut pas sortir de ses propres limites sans tomber dans le vide. En d'autres termes: il ne doit pas, pour expliquer quoi que ce soit, recourir à des choses qu'il ne trouve pas en lui-même. Une chose qui ne pourrait être embrassée par le penser serait un non-sens. Finalement, tout se résout dans le penser, tout trouve en lui sa place. »

MACHINS CHOSES

Serge Gainsbourg

Avec machine, moi machin,
On se dit des choses, des machins,
Oh pas grand chose, des trucs comme ça,
Entre machine et moi machin,
C'est autre chose, ces machins,
Ça la rend chose tout ça,
Ce sont des trucs qui ne s'expliquent pas,
Ces jolies choses qu'on se dit tout bas,
Machin truc chose, machin truc très chouette,
Ces choses qu'on se dit machine et moi.

Ce sont des trucs, qui ne s'expliquent pas,
Ces jolies choses qu'on se dit tout bas,
Machin truc chose, machin truc très chouette,
Ces choses qu'on se dit machine et moi.

Entre machine et moi machin,
Il se passe des choses, des machins,
Ces quelques choses, ces machins là,
Comme dit machin, comment déjà,
Heu, y'a des choses qu'on ne dit pas,
Ou quelque chose comme ça.

Proposé par Lucien Defèche

Pour soutenir LAPRÉSENTE, vous pouvez faire un don ou tout simplement devenir membre de l'association Carminem. Pour cela, envoyez votre chèque libellé à l'ordre de l'association Carminem à l'adresse suivante: association Carminem – 7, rue Péguy – 75006 PARIS. Le montant de l'adhésion est de 30 euros.

La publication de LAPRÉSENTE n'est pas le seul projet porté par l'association Carminem. Elle organise aussi des rencontres régulières autour de diverses thèmes et problématiques d'actualité. La prochaine rencontre « L'homme et la machine », annoncée dans ce journal, fait justement partie de ces projets. Nous espérons que vous ferez bonne lecture de ce numéro. Pour toute proposition d'apport ou réflexion, écrivez-nous à l'adresse indiquée au dos du journal.

LAPRÉSENTE

machinale

